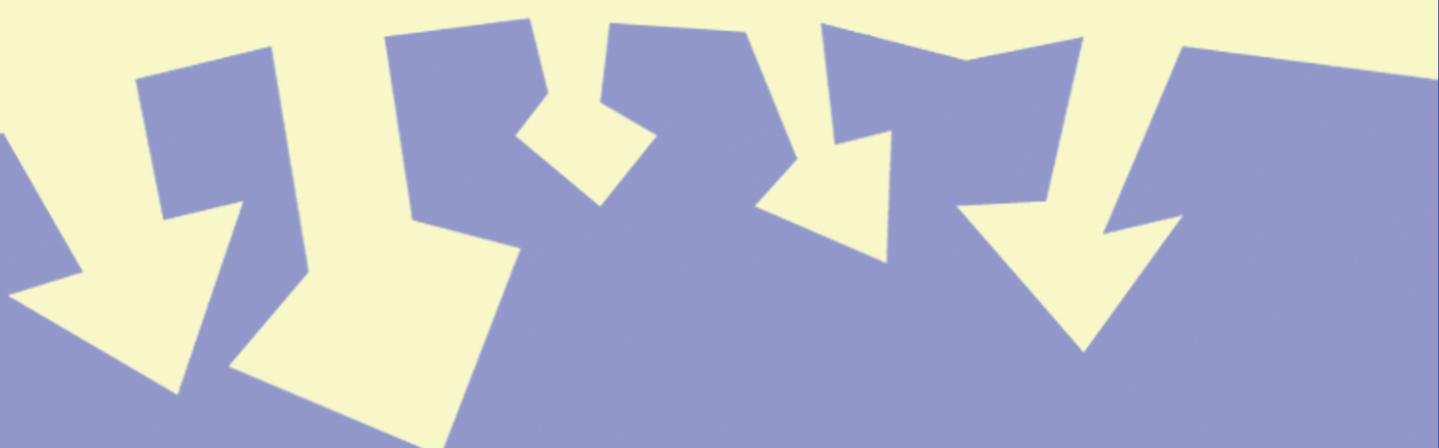


Les Hironnelles à Assesse



**Centre
d'accueil
pour Mena**

cahier n° **111**

Les Hirondelles

à

Assesse

Centre d'accueil pour Mena

Labiso

Cahier N° 111

Agence Alter



Presse & innovations sociales

trist
asbl

Ce travail est conçu de manière à être imprimé en mode « 2 pages sur 1 page ».
Cela permet d'économiser du papier, et de ressembler ainsi à un vrai livre...

Le projet	5
Drôle de nid	5
La vie à la campagne.....	7
Intentions et services	8
L'école	8
La procédure de régularisation	9
La santé	12
Dynamique	13
Le rôle de l'assistante sociale.....	13
... et des autres membres de l'équipe	14
Pratiques et vécus	17
L'exiguïté des lieux	17
Le décodage culturel	18
Loin de tout	22
Ambiance !	23
Une formation collective	23
Le Kasàlà.....	24

Prospectives.....	26
Le décalage	26
Dix-huit ans, et après ?.....	26
Un grand turnover	26
En savoir plus... ..	28
Contact.....	28
Bibliographie	28
La lecture de ce Cahier vous donne envie de réagir ?	29
Le laboratoire des innovations sociales et de santé, c'est	29
Écrire pour décrire son projet dans l'action sociale et la santé	29
Éditer dans une collection de livres numériques	29
Échanger pour s'inspirer, décroisonner, innover	29
Labiso, cela peut aussi être.....	29

Le Projet

Drôle de nid

« Les Hirondelles », ce n'est pas un centre d'accueil pour mineurs étrangers non accompagnés (Mena) comme les autres... Contrairement aux centres d'accueil fédéraux qui hébergent mineurs, adultes et familles au sein de grosses structures centralisées, cette initiative locale d'accueil (ILA) du CPAS d'Assesse a la particularité d'organiser une structure spécifique réservée aux jeunes de moins de dix-huit ans.

Pour abriter ce projet, le CPAS a acquis une grande bâtisse au centre du village de Maillen et l'a transformée sans lui ôter son allure résidentielle. « C'est un centre d'accueil mais le projet vise à ressembler davantage à la vie dans une maison, dans une famille », ajoute Danièle Crutzen, la directrice. Une grande maison et une énorme famille ! L'allure de ce milieu de vie n'est d'ailleurs pas sans effets sur la pédagogie mise en œuvre : elle est de l'ordre de la vie de famille, de la vie en groupe, des apprentissages et de la transmission.



Le centre a ouvert ses portes en 2000. « Il faut se replacer dans le contexte de l'époque, explique la directrice des Hirondelles. Les mineurs étrangers non accompagnés – les Mena – ne sont pas encore accueillis comme tels. Des jeunes se retrouvent dans la nature et la nécessité de mettre en place des structures se fait sentir. » À cette époque, l'État fédéral demande aux pouvoirs locaux de prendre leurs responsabilités, ce que la Commune d'Assesse a fait en créant non seulement un service d'accueil pour adultes, mais conjointement un centre d'hébergement pour Mena.

Le projet qui a démarré avec huit jeunes tourne aujourd'hui à plein régime avec vingt-huit résidents, dont quatre en appartements supervisés. Cette formule de semi-autonomie est réservée aux plus âgés et s'inscrit dans la continuité du projet pédagogique. C'est un passage entre la maison et le monde extérieur.

Le centre accueille des demandeurs d'asile francophones, africains pour la plupart. Ils viennent de Guinée, de Djibouti, du Rwanda, du Cameroun, du Niger, du Tchad, du Congo, d'Angola, de Somalie...

Si le centre est un « ovni » dans le paysage institutionnel belge, il l'est aussi dans le village, un village tout blanc, très « terroir », doté d'une forte identité namuroise. Comment est-il perçu ? « Comme souvent, on peut dire qu'un tiers environ de la population adhère au projet, constate la directrice, qu'un tiers ne sait pas trop quoi en penser ou ne se positionne pas, et qu'un tiers le regarde avec méfiance – parfois avec hostilité – pour des questions de territoire, de crainte, d'incompréhension... Des gens de condition modeste considèrent peut-être que la commune devrait s'intéresser davantage aux enfants du village ; d'autres craignent sans doute l'envahissement par des réalités qui les inquiètent ou qui pourrait altérer l'identité locale. »

Les Hirondelles vivent en plein contraste. « Nous sommes au cœur des enjeux mondiaux, poursuit-elle. Le flux des migrations ne va pas s'arrêter mais au contraire s'intensifier ; et en même temps nous sommes dans quelque chose de très local, à la campagne. C'est en tout cas une commune qui prend sa part de responsabilité dans une question complexe qui dépasse largement ses frontières. La majorité de la population finit par s'apercevoir que non seulement le centre n'apporte pas de nuisances mais

que, au contraire, il s'intègre dans une image positive du village, qu'il participe à sa vie culturelle, sportive et commerçante.»

Quelques repères

À leur arrivée en Belgique, tous ces jeunes qui, d'une manière ou d'une autre, entrent en contact avec les institutions, apprennent qu'ils sont des Mena, des mineurs étrangers non accompagnés. Ils acquièrent ce statut parce qu'ils ont moins de dix-huit ans, qu'ils sont sans parents ou sans adultes responsables qui les accompagnent et parce qu'ils ne font pas partie de l'Union européenne.

Leur nombre est relativement stable : 1 793 en 2004 (début des activités du Service des tutelles) et 1 878 en 2008. Les pays d'origine restent également plus ou moins les mêmes : Afghanistan, Inde, Guinée, Maroc, Irak, Algérie, République démocratique du Congo, ex-Yougoslavie, Palestine... On compte quelque 80 % de garçons et 20 % de filles.

Dans un premier temps, les Mena séjournent dans un centre d'observation et d'orientation (COO) francophone (à Neder-over-Heembeek) ou néerlandophone (à Steenokkerzeel) chargé de les orienter vers une structure (ou une famille) d'accueil en fonction de leur situation individuelle et administrative.

Chaque mineur se voit attribuer un tuteur, une personne de confiance qui va l'aider et le conseiller tout au long de son parcours. La première étape sera de choisir un avocat qui le conseillera sur le type de procédure à suivre pour éventuellement obtenir un droit de séjour et rechercher une solution durable.

Il existe plusieurs procédures pour les Mena :

- la demande d'asile ;
- la protection subsidiaire ;
- la demande de régularisation humanitaire (9bis) ;
- la demande de régularisation pour raison médicale (9ter) ;
- l'application de la circulaire Mena du 15 septembre 2005 ;
- la procédure « traite des êtres humains ».

Source : statistiques du service des tutelles des Mena in Unaccompanied minors in Belgium, élaboré dans le cadre du Réseau européen sur les migrations (EMN project).

La vie à la campagne

Le jeune hébergé au centre d'accueil du Petit-Château vit au cœur de Bruxelles, de ses opportunités mais aussi de ses problèmes ; il vit en outre dans une structure où près d'un millier de personnes sont dans l'incertitude, l'anxiété, la quasi-absence de perspectives. À Maillen, le jeune se retrouve certes au milieu de « nulle part », mais il bénéficie d'une structure d'accueil qui tente de reproduire une sorte de « confiage traditionnel ». *« Par tradition ou par nécessité, beaucoup d'Africains sont élevés par d'autres adultes que leurs parents biologiques. Ici on prend en quelque sorte le relais, d'une façon un peu différente. Ce n'est pas si éloigné de ce qu'ils pourraient vivre à Kinshasa ou ailleurs »*, explique Danièle Crutzen.

Le projet s'appuie sur cette notion de relais et fonctionne comme un sas : il amortit le choc de l'arrivée en Europe car de nombreux jeunes proviennent de zones en guerre ou en proie à de très gros problèmes de violence. Certains ne savent même pas dans quel pays ils débarquent... Ils passent quelques semaines au Centre d'orientation et d'observation de Nederover-Hembeek et sont ensuite orientés vers des lieux d'accueil. À quelques exceptions près, ce sont de vrais primo-arrivants.



Au cœur du village de Maillen, le centre accueille une vingtaine de Mena

Intentions et services

Les Hirondelles ont plusieurs priorités : d'une part recréer une ambiance familiale et restaurer la confiance des jeunes dans un projet personnel qui tienne la route par rapport aux contraintes qui les entourent ; de l'autre accompagner la procédure de demande d'asile et la recherche d'une solution durable en bonne intelligence avec le tuteur qui endosse cette responsabilité. Le centre doit aussi répondre à certaines obligations, comme celle de scolariser les jeunes, de leur assurer les soins nécessaires, de développer leur ouverture sur la société d'accueil... Toutes ces obligations sont notamment régies par la Loi Accueil, qui est elle-même la traduction d'une directive européenne garantissant les critères minimaux de l'accueil. L'ILA collabore également avec l'Aide à la jeunesse, dont elle respecte le Code de déontologie et les exigences pédagogiques.

Elle est originaire d'Angola ; elle a douze ans. Orpheline de père et de mère, elle a été adoptée par un couple portugais, qui l'abandonne en Belgique avec vingt euros en poche. Après un court passage en centre d'observation, elle est prise en charge provisoirement par une structure de l'Aide à la jeunesse flamande, tout en fréquentant une classe passerelle francophone à Bruxelles. C'est une très bonne élève, qui arrive à Namur avec un jury d'intégration l'autorisant à rejoindre directement une 1^{ère} générale.

Extrait de L'accompagnement scolaire des mineurs non accompagnés
Collectif du projet FER, Fédération des CPAS, 2008.

L'école

Arrivé au centre le vendredi, à l'école le lundi ! Quel que soit le traumatisme, quelle que soit son histoire, chaque nouvel arrivant est inscrit dans la classe passerelle de l'Institut technique de Namur ou de l'Institut Henri Maus avant d'être orienté vers un établissement adapté à son niveau et à son projet scolaire. Pour les jeunes, saisir la chance que représente l'école dans leur parcours n'est pas toujours évident. Pas toujours évident non plus de leur faire comprendre que l'école est obligatoire et qu'ils doivent obtenir des résultats positifs...

Pour certains, ça coule de source, pour d'autres c'est la panique : ils sont en échec, non pas parce qu'ils sont nuls mais parce qu'ils ont du mal, parce qu'ils n'ont pas été scolarisés auparavant, parce que leurs parents n'en avaient pas les moyens... Ce sont deux mondes qui se rejoignent de manière brutale et ce n'est pas facile. « *Bien sûr, il y en a qui décrochent* », regrette Julie Mercier, la référente scolaire du centre. Julie fait partie de l'équipe d'éducateurs. Sa formation d'institutrice maternelle et son goût pour l'enseignement l'ont naturellement guidée vers le suivi des devoirs des jeunes. Elle travaille avec eux en soirée, parfois tard, comme le lundi ou elle leur propose en plus des séances de remédiation. « *Ils sont généralement preneurs, dit-elle, mais ce n'est pas facile car ils sont toujours dans l'urgence de leurs devoirs du lendemain. Ils ont du mal à se projeter. C'est propre à tous les jeunes mais peut-être davantage encore à ceux-ci.* » Les obstacles au bon déroulement de leur scolarité sont nombreux, psychologiques, bien sûr, mais aussi organisationnels.

L'absentéisme n'est pas nécessairement du carottage. « *Ils ont des rendez-vous médicaux réguliers, explique Julie Mercier. Et puis il y a les convocations administratives. Ils loupent des demi-journées entières, loupent la matière, les explications, prennent à nouveau du retard... Ils ont déjà des difficultés, c'est une accumulation.* » Quelques-uns sont cependant très motivés. « *Ils font tout pour réussir mais je ne mets pas ma main à couper qu'ils y arriveront, regrette-t-elle. Je les encourage, je leur dit que leur attitude est bonne, qu'il faut continuer comme cela parce que beaucoup de choses se décident en conseil de classe.* »

Ces jeunes ont un rythme de vie extrêmement fatigant, c'est une vie en communauté, une vie bruyante, avec peu de repos. « *On se plaint souvent qu'ils ont du mal à se lever le matin, remarque Julie. Ils doivent être*

debout avant 6h30, prendre une douche, déjeuner, préparer leur pique-nique et quitter la maison à 7h10 ! Quand ils rentrent vers 17 heures, il arrive que certains se plongent dans la sieste avant d'attaquer le repas et leurs leçons. Le soir ils se couchent tard, il y a souvent beaucoup de bruit, de la musique, une dispute, un problème, des scènes d'angoisse la nuit. Un jeune qui ne se sent pas bien peut avoir besoin de parler, ou juste d'embêter les autres parce qu'il est ado. » Cela ressemble à une vie en colo mais pour eux c'est toute l'année...

L'école partenaire

Il a aussi fallu trouver la bonne fréquence de dialogue avec le monde scolaire. En collaboration avec El Paso, un autre centre d'accueil pour Mena à Gembloux, et la Fédération des CPAS de l'Union des villes et communes de Wallonie (UCVW), les Hirondelles ont lancé un projet triennal dont le but est de voir ensemble où l'accompagnement scolaire pose problème, de mieux comprendre le fonctionnement des écoles et, inversement, que les écoles comprennent ce qu'est la vie dans un centre. « Nos regards croisés étaient peu constructifs, concède la directrice. On râlait parce que l'école ne tenait pas compte de l'histoire du jeune et de l'autre côté, l'école trouvait qu'on n'était pas fichus d'ouvrir un journal de classe ! »

Les résultats des jeunes, autour de 60 % de réussite, n'étaient pas très encourageants non plus. La mise à plat des problèmes et la réflexion collective a abouti à la rédaction d'une brochure sur la professionnalisation de l'accompagnement scolaire des Mena, un guide de référence pour le secteur.

La procédure de régularisation

Ces jeunes vont-ils obtenir le statut de réfugié ? Dès leur arrivée, Stéphanie Léonard, la juriste du centre, les accompagne dans les arcanes de la procédure : administration communale, Office des étrangers, Commissariat général aux réfugiés et apatrides (CGRA)... « Dans notre monde, la vie des gens dépend des papiers qu'ils ont ou qu'ils n'ont pas », résume-t-elle.

Malgré son aspect bureaucratique, son travail (à temps plein) est essentiellement un accompagnement humain. Elle n'est pas le premier interlocuteur à leur poser ces questions en apparence anodines : « quel est ton nom, quel est ton âge, qui sont tes parents ? ». Raconter ce qu'ils ont vécu est une épreuve terrible et faire entrer ce récit dans les cases des documents du CGRA est une gageure. Elle les aide à trouver le chemin le plus juste pour eux et à retrouver des traces fiables de leur parcours. C'est parfois un véritable exercice d'investigation car certains n'ont aucun document, aucun nom de localité à fournir. Internet vient à la rescousse. Un souvenir, un croquis, une photo aérienne qui y correspond et c'est une piste qui s'ouvre. « On est parvenu de cette façon à identifier un village et à envoyer du courrier pour obtenir une preuve qu'un jeune y avait vécu auparavant », raconte Stéphanie.

Sa tâche est aussi d'une grande précision, elle donne des arguments à l'avocat du jeune comme lorsque, dans un dossier, le CGRA a confondu « chef de quartier » et « chef coutumier ». C'est elle d'ailleurs qui a contacté des associations locales pour prouver que ce chef coutumier existait et trouver où il habitait.

Les repères des jeunes dans l'espace ne sont pas les mêmes que les nôtres, leurs repères dans le temps non plus. Qu'évoquent par exemple les vacances pour un enfant qui n'a pas été scolarisé ? Stéphanie construit avec eux une ligne du temps sur laquelle ils pointent des jalons plus personnels : la naissance d'un petit frère, la fête nationale du pays, le ramadan. De cette façon, la juriste parvient à fixer des périodes plus ou moins claires.

Il arrive en Belgique peu avant ses dix-huit ans. Il vit dans la fuite et l'exil depuis sa toute petite enfance. À son arrivée au centre, il conserve son manteau sur ses épaules durant plusieurs mois. Il reste très solitaire et taciturne, ne se confie ni ne se livre. Après les classes passerelles, dans lesquelles il restera longtemps, il se retrouve en 4P électricité où il est complètement perdu et doit finalement accepter de réintégrer une 3P. Dans l'impossibilité de prouver son identité et son origine rwandaise, il ne peut prétendre à aucune régularisation de sa situation. À sa majorité, il est parachuté en autonomie à Namur, où il se renferme de plus en plus et perd complètement pied scolairement.

Extrait de L'accompagnement scolaire des mineurs non accompagnés
Collectif du projet FER, Fédération des CPAS, 2008.

Le centre est responsable de l'accueil des jeunes et de leur accompagnement éducatif. Ceux-ci bénéficient également des services d'un avocat et du soutien d'un tuteur dont ils sont sous la responsabilité. C'est lui qui se charge des documents et des démarches, en lien avec la juriste du centre.

Les tuteurs établissent cependant un lien variable avec le jeune qu'ils suivent. « Certains sont très présents et interventionnistes, ils reçoivent le jeune chez eux. Il y en a d'autres qu'on ne voit jamais, mais, globalement, la collaboration est positive. Nous travaillons dans la transparence maximale », souligne la directrice.

Recrutés et agréés par le Service des tutelles qui dépend du ministère de la Justice, les tuteurs ont pour mission de trouver la meilleure solution durable pour les jeunes à leur sortie du centre, ils sont les garants que leurs droits sont respectés et qu'on agit dans leur intérêt. Représentant l'autorité parentale en Belgique, ils accompagnent obligatoirement les jeunes lors de leurs auditions au CGRA et à l'Office des étrangers. Des auditions auxquelles Stéphanie assiste parfois, car il n'est pas rare qu'un jeune perde conscience en plein récit, qu'il présente des amnésies, des problèmes cardiaques ou des signes de décompensation ou qu'il soit dans l'incapacité de raconter. Elle lui apporte le soutien psychologique nécessaire.

La technique des récits de vie

Comment raconter ? Que dire ? Par où commencer ? La technique que Stéphanie Léonard utilise s'apparente à la thérapie et à la littérature. Il s'agit plutôt d'un récit dirigé, avec des passages obligés sur les origines par exemple, les ascendants. Les jeunes ne s'y plient pas par plaisir, ni par envie. C'est une technique que le centre leur propose pour les aider à se reconstruire.

Ce travail de mémoire et de narration a des effets dans la structuration de leur mémoire. Certains jeunes ont vécu des choses violentes et n'ont jamais raconté ce qui leur était arrivé, ils n'en ont jamais parlé à personne et n'ont donc jamais réussi à prendre de la distance. Ils vivent constamment le nez dans leurs problèmes. Ici, ils mettent leur récit à plat et ils partagent leur souffrance avec quelqu'un, ils ne sont plus tout seuls à savoir ce qu'il s'est passé. « Pour certains, ne plus être seul, c'est précisément ce qui est difficile, observe Stéphanie. Pour d'autres en revanche, c'est un soulagement. »

Dans de rares cas – c'est arrivé pour une fillette de douze ans –, vu l'impossibilité pour le jeune de parler, le CGRA a accepté que le centre lui transmette son récit de vie. « Ce qui est important, insiste la juriste, c'est que ces jeunes puissent s'exprimer d'une façon ou d'une autre. Ils ont besoin d'être acteurs de leur procédure, car c'est leur vie qui se joue. »

« Certains ont des réactions très fortes, dit-elle, notamment ceux dont le récit est particulièrement rude. Ils savent que j'ai déjà entendu ce qu'ils vont dire, on a fait ce travail ensemble. Parfois c'est tellement douloureux qu'ils se demandent comment ils vont pouvoir le dire à une personne qu'ils ne connaissent pas. » C'est un combat d'arriver à « dire » et le simple fait d'être présente à leurs côtés, qu'ils puissent lui tenir la main ou croiser son regard, les aide considérablement.

Aussi pénible que ce soit, raconter leur histoire est pourtant indispensable. « On sait que le récit est une violence en soi et qu'il réactive les traumatismes mais si on ne raconte pas on ne sera pas pris en compte », observe la juriste.

Le contact et la confiance qui vont s'établir avec le jeune sont les meilleurs atouts de la juriste. Elle est là pour faire le tri, pour l'aider, estimer ses chances en introduisant telle ou telle procédure. « On accompagne son projet, son parcours de vie, mais il reste au centre de la décision. Ce n'est pas parce qu'il a quinze ans ou seize ans qu'on va décider à sa place, précise-telle. Mais quand on sent qu'il s'oriente vers une impasse il faut aussi pouvoir le lui dire. On essaie de le confronter à la réalité. » Arriver en Europe était un but en soi, c'est aussi le début d'une nouvelle galère. L'heure est aux désillusions ; la vie en Belgique, et a fortiori dans un centre d'accueil, n'a rien à voir avec ce qu'ils imaginaient. Envolés les rêves de fortune ! Une première épreuve, c'est de se retrouver dans une structure du CPAS avec 6 euros d'argent de poche par semaine...

En 2006, il a seize ans et vit avec ses parents à Atchoi-Martan, en Tchétchénie. Il a deux frères, dont un engagé dans l'armée tchétchène et un autre qui vient récemment de disparaître. Peu de temps après la disparition de son frère, l'armée et la police russes débarquent dans sa famille et lui demandent s'il sait où se trouve son frère tout en lui indiquant qu'ils vont revenir rapidement pour obtenir la réponse. Suite à cette menace et ignorant tout de la disparition de son frère, il décide de prendre la fuite. Craignant pour sa sécurité, il se rend jusqu'en Ukraine en minibus puis traverse toute l'Europe seul, dans le train arrière d'un camion, pour arriver en Belgique. Le voyage dure plusieurs jours. A son arrivée, le jeune est en état de stress aigu et très amaigri. Son projet est avant tout de retrouver une certaine sérénité. Le problème est que l'obligation scolaire nous oblige à lui proposer un enseignement de type classe passerelle. Il ne parle que sa langue et les conditions de communication sont dès lors rendues extrêmement difficiles. Inquiet pour les autres membres de sa famille, dont il pense qu'ils ont également pris la fuite, il n'est pas dans un état mental propice à un démarrage scolaire. Il va pourtant se rendre à l'école dans les deux jours de son arrivée au centre, suivre l'enseignement du français et faire comme si de rien n'était. Sa situation personnelle en Belgique est plus que précaire, il n'a aucun document d'identité et doit donc demander l'asile. Pour cela, il doit se préparer à un grand oral organisé par l'Office des étrangers, ce qui le déstabilise énormément. À l'école, il faut être là à l'heure, savoir être attentif et rester concentré. Personne ne se pose la question de savoir ce que vient de vivre le jeune et comment il se sent. Les débuts sont très difficiles. Il fera plusieurs fugues avant de retrouver, par chance, sa maman et un de ses frères. L'histoire ne dit pas ce qu'il est devenu aujourd'hui.

Extrait de L'accompagnement scolaire des mineurs non accompagnés
Collectif du projet FER, Fédération des CPAS, 2008.

La santé

Il n'y a pas de psy dans l'équipe des Hirondelles, mais de nombreux thérapeutes gravitent autour du centre : ethnopsy, kinésologue, ostéopathe, praticien en hypnose EMDR (une méthode thérapeutique principalement utilisée dans le traitement des traumatismes psychologiques), associations spécialisées (Clinique de l'exil, Solentra, Exil, D'ici et d'ailleurs). Des psychologues et des psychiatres « classiques » peuvent également être consultés, mais les jeunes sont rarement dans un système culturel permettant d'utiliser immédiatement la parole comme on le fait ici dans nos références thérapeutiques.

« On doit souvent passer par le corps pour amortir les douleurs physiques et psychiques des traumatismes, explique la directrice. On doit parfois traiter des envoûtements vaudous, 'négocier' symboliquement avec un sorcier ou un marabout. On peut en sourire mais, quand un individu est dans un tel système de croyances, ça ne sert à rien de lui dire que c'est juste un cauchemar et que ça va passer... »

Le centre est relativement bien outillé pour gérer les gros problèmes existentiels (ce jeune est-il fils de génocidaire ou de victime ? Il ne le saura peut-être jamais et il lui faut faire avec cela). Les problèmes quotidiens sont d'un autre ressort : ils constituent chaque jour un sacré défi d'organisation dans un véritable « sac de nœuds »...

Elle arrive en Belgique après une opération qui la rend particulièrement vulnérable. Originnaire de Kigali, elle fait une demande d'asile que l'Office des étrangers déclare irrecevable. Un recours urgent est accepté et la jeune fille peut enfin être entendue comme victime du génocide. Elle souffre de multiples traumatismes après avoir été témoin à l'âge de cinq ans de l'enlèvement de sa mère et de l'assassinat de son père et d'un de ses frères. Elle est persécutée depuis qu'elle a reconnu et dénoncé les bourreaux de sa famille. Menacée, elle a porté plainte dans un commissariat où elle a été violée par les policiers. Elle vit dans un climat de terreur et se révolte contre le sort de sa maman, atteinte du Sida qu'elle a par ailleurs transmis au petit frère né des viols. La jeune fille souffre d'insomnies, de cauchemars, parfois de prostration et de décompensation thymique. Elle passe par des phases dépressives, surtout lorsque sa mère disparaît à nouveau de manière inquiétante. Elle souffre de troubles cognitifs et d'une grande fatigue qui handicapent sa capacité de concentration. Malgré un excellent niveau scolaire à la base, elle est en échec.

Extrait de L'accompagnement scolaire des mineurs non accompagnés
Collectif du projet FER, Fédération des CPAS, 2008.

Dynamique

Directrice, agent administratif, éducateurs, juriste, assistantes sociales, infirmière, cuisinière, personnel d'entretien... Une équipe aux multiples compétences encadre les jeunes hébergés aux Hirondelles.

Le rôle de l'assistante sociale...

L'assistante sociale occupe un poste – et un local – stratégique. Non seulement parce que son bureau se situe au dessus de la gare d'Assesse (ce qui permet aux jeunes de passer la voir quotidiennement), mais parce qu'elle sert d'interface entre tous les volets de leur vie.

La scolarité tout d'abord. Vingt-huit jeunes de dix à dix-huit ans, cela signifie aussi onze écoles différentes avec lesquelles développer les contacts. Marjorie Vansteenkiste gère les inscriptions, rassemble les bulletins et les transmet aux tuteurs, évalue les orientations en étroite collaboration avec la référente scolaire. Elle est en lien avec les centres PMS et entretient un lien privilégié avec le Service d'aide à la jeunesse (SAJ) de Namur.

« Nous avons signé une convention grâce à laquelle nous recevons un petit complément financier qui nous permet de payer les suivis thérapeutiques spécifiques comme les consultations d'ethnopsychiatrie, l'EMDR, etc., explique Marjorie. Environ la moitié de nos jeunes sont concernés. » Le SAJ offre également des solutions alternatives aux jeunes en décrochage (les SAS, services d'accrochage scolaire, permettent de mettre la scolarité entre parenthèses pendant quelques temps quand ça ne va pas), il prend le relais pour trouver une famille d'accueil ou de parrainage pour les plus petits ou, le plus souvent, lors de la mise en autonomie des plus âgés qui doivent quitter le centre lorsqu'ils ont obtenu leurs papiers.

Marjorie s'occupe de la prolongation des documents de séjour qu'elle transmet aux écoles, elle ouvre les comptes en banque et interpelle les jeunes dans le domaine du bien-être et de la prévention à la sexualité. Son bureau jouxte celui de Stéphanie, la juriste. Elles travaillent ensemble sur les dossiers de procédure. « Tout ce qui a trait à la scolarité à un effet sur la procédure et inversement », dit-elle. Idem avec l'infirmière du centre en ce qui concerne le suivi thérapeutique. « Quand une jeune fille tombe enceinte, elle décroche de l'école. La procédure d'asile va changer... » Tout se tient, chacune assure ses tâches spécifiques tout en fonctionnant en trinôme.

Il arrive en Belgique à l'âge de sept ans. Ses parents étant séparés, il a vécu chez sa maman avec qui les relations se sont dégradées lorsque celle-ci s'est remariée et a eu d'autres enfants. Confié à son père, il a été confronté à son indisponibilité. Envoyé en Belgique pour vivre chez une tante, il va à l'école normalement mais supporte mal l'autorité du mari de celle-ci. Après deux ans de péripéties familiales, la tante jette le gant face à son agressivité et il est pris en charge par le Service des tutelles, puis placé dans un Centre Mena. Il rompt les liens avec sa famille. Exclu deux ans plus tard après une crise de violence, il est transféré dans un autre centre Mena. Le lien avec la famille est rétabli, mais à distance. Il est finalement régularisé et attend d'être fixé sur son sort : famille d'accueil ou institution de l'Aide à la jeunesse ? Les places sont chères. Malgré un profil de surdoué, il vit sa scolarité et sa vie au centre au gré des incertitudes qui pèsent sur son avenir.

Extrait de L'accompagnement scolaire des mineurs non accompagnés
Collectif du projet FER, Fédération des CPAS, 2008.

... et des autres membres de l'équipe

« Le boulot d'éducateur, je l'ai fait, c'est terrible, reconnaît Julie Mercier. On fait mille choses mais on ne sait pas ce qu'on fait. On demande de l'aide à un jeune pour dresser la table, on donne une aspirine à un autre qui a mal à la tête, on en houspille un troisième pour faire la vaisselle, on doit ouvrir une porte, répondre à une question... »

Les jeunes eux, savent très bien à qui s'adresser dans quelles circonstances. Après d'Annette Detal par exemple, ils trouveront la mamy, un rôle qui n'usurpe pas celui de la mère, une personne à qui on peut se confier. *« Mon quotidien, dit-elle, c'est un peu un rôle de remplacement : donner un petit peu de son temps et de soi en termes de chaleur humaine. Les amener à ce que ce soit bien, qu'ils aient du confort au quotidien. Le lever du matin, les repas, les écouter... Je ne suis plus une ado copine mais quelqu'un d'un certain âge qui peut recevoir et donner autre chose que la jeunesse. On joue sur un autre rapport. »*

Son dada, c'est le sport et particulièrement la natation. Elle préconise une approche globale, un aspect relationnel aussi. *« Je ne les laisse pas se débattre dans l'eau, dit-elle, je les accompagne, je suis avec eux. On nage et quand la température du bassin le permet, on fait de la relaxation, on travaille le tonus, l'expression du corps, l'apaisement. Parfois, quand ils sont profondément dans la tristesse, une descente en toboggan leur arrache un grand sourire, un éclatement de joie, ils passent d'une émotion à une autre. Dans cette expression du corps qui est très différente de ce qu'ils vivent au centre, ils oublient un peu. »*

Le sport est important dans le projet de vie du centre. *« J'aime travailler l'aspect du corps, les ramener à un corps moins douloureux, dit-elle. Grâce au massage, à la marche, au yoga, à une balade à vélo au soleil, ils vivent autre chose. »*

Annette suit « ses » jeunes partout, comme elle a suivi ses propres enfants. Quand elle conduit les plus petits à l'école du village, elle s'attarde avec l'institutrice ou avec des parents. *« Je fais un lien, dit-elle. J'aime aussi qu'ils aient un regard positif sur l'enseignant. »* Même si la scolarité passe par Julie, la référente, elle met un point d'honneur à assister aux fancy-fairs, à s'intéresser à leurs activités et pas uniquement à leur bulletin.

Tout fait soin, même la couture. *« Quand ils me demandent de repriser un vêtement, de l'allonger ou de le rétrécir, remarque-elle, c'est un peu comme si je les soignais. »* Et quand elle apporte son fer à galettes, c'est la mère nourricière qui passe aux commandes. Il se passe tellement de choses autour d'un fer à galettes ! Et pas seulement manger des gaufres... *« On vit avec des êtres humains, des personnes. Avec l'âge, poursuit-elle, on est plus rond, le temps compte différemment. On vit le relationnel. »*

Elle se souvient de son premier jour aux Hirondelles. *« Deux jeunes filles sont arrivées le visage fermé. Le lendemain elles n'avaient pas bougé. Assises, prostrées, essuyant leurs larmes, elles ne réagissaient à rien. Ça m'a bouleversée. »* Comment évaluer la juste distance et manifester la bonne réaction ? *« Finalement, dit-elle, c'est être soi-même et être dans la vie de tous les jours. Moi je vis et je peux donner un peu de ma vie. Je ne m'écroule pas et je porte. Dehors, la neige s'est mise à tomber. Je suis parvenue à leur faire échapper à ce qu'elles avaient dans la tête, puis est arrivée l'heure du repas, on est venu les chercher. »* Essayer de les accrocher à quelque chose... C'est tout un apprentissage. *« Ce n'est ni les bousculer ni pleurer avec elles. C'est une empathie assez difficile. Et ça n'empêche pas qu'on est plus touché à certains moments qu'à d'autres. »*

Il voyage avec sa tante qui habite en Allemagne et qui a l'intention de l'élever. Il est arrêté à l'aéroport, car ses papiers ne sont pas corrects. Orphelin de père, il se retrouve au Centre 127bis, passe en Chambre du conseil afin d'être libéré et se retrouve dans un centre d'accueil en Flandre, dont il ne parle pas la langue. Sa procédure d'asile s'éteint faute d'éléments probants : il venait simplement pour vivre chez sa tante. Son tuteur introduit alors une demande de régularisation en même temps qu'une demande de regroupement familial avec la tante. Entretemps, il a développé des troubles du comportement et la tante se désiste. Il est exclu de son centre d'accueil. Transféré dans un centre Mena, il passe par les classes passerelles, puis est orienté vers l'enseignement spécialisé de type 1 (retard mental léger), puis vers une classe d'accueil, puis vers l'enseignement spécialisé de type 3 (troubles du comportement). Il s'exprime avec des grognements, très peu de mots. Il est apeuré face à tout ce qui est inhabituel et tout ce qui se trouve en dehors du centre. Il devient agressif quand on veut le forcer à sortir, il refuse de se lever le matin, fait des problèmes dans l'autobus pour en être exclu... Il s'avère pourtant que ce garçon est plus intelligent que la moyenne.

Extrait de L'accompagnement scolaire des mineurs non accompagnés
Collectif du projet FER, Fédération des CPAS, 2008.



L'équipe des éducateurs des Hirondelles

Il est le dernier d'une famille de sept enfants (quatre frères et deux sœurs). Son père (quatre-vingts deux ans) et sa mère (cinquante ans) habitent au Maroc, dans un bled près de Casablanca. Toute la famille dépend de la retraite de son père car aucun de ses frères et sœurs ne travaille. Il a décidé d'arrêter l'école vers quatorze ans pour travailler pour sa famille. Il a fait de petits boulots à Casablanca. Il n'a que quinze ans quand il quitte sa famille. Après plusieurs mois d'errance dans différentes villes du Maroc, avec un compagnon de voyage, il tente de passer clandestinement en Espagne via le détroit de Gibraltar. Il leur faudra plusieurs tentatives avant qu'ils puissent effectuer la traversée. Durant ce temps, le jeune est entièrement livré à lui-même. Avant d'arriver en Belgique, ce jeune sera resté quelque temps en Espagne, aura traversé la France pour arriver à Bruxelles, en juillet 2007. Il se présente à l'Office des étrangers sans aucun papier d'identité.

Extrait de L'accompagnement scolaire des mineurs non accompagnés
Collectif du projet FER, Fédération des CPAS, 2008.

Pratiques et vécu

Comment se passe le quotidien aux Hirondelles ? Quels sont les défis auxquels l'équipe doit faire face ?

L'exiguïté des lieux

Aussi vaste soit-elle, la maison est trop petite pour respecter l'espace de chacun. L'équipe, qui comptait sur la création d'une nouvelle aile, vient d'augmenter sa capacité d'accueil, passant de vingt à vingt-huit pensionnaires mais le projet d'extension a capoté depuis que la Région wallonne a retiré son subside sans préavis en avril dernier.

« *Nous sommes vraiment très à l'étroit* », résume l'équipe. C'est un euphémisme ! La salle d'étude a été transformée en chambre à quatre lits. Le bureau des éducateurs n'est qu'un cagibi et, à côté, la chambre de l'éducateur de nuit a été transformée en un bureau que trois personnes se partagent à tour de rôle aux pieds du lit superposé... « *Cela fonctionne parce que l'équipe est volontariste et prête à beaucoup de choses pour que cela marche et parce que nous sommes dans un univers culturel où, a priori, la promiscuité n'est pas forcément insupportable, concède la directrice, mais il y a malgré tout des limites !* »

Conséquences pratiques : « *Nous avons des problèmes comme dans toutes les familles nombreuses, mais au carré!* » Des problèmes de sanitaires, de partage des toilettes et des douches, de cuisine, de frigo, d'hygiène, de codes... Comment est-ce qu'on se salue ? Est-ce qu'on parle fort ou tout bas ? À quelle heure dort-on ? Comment est-ce qu'on se dispute ? De quoi rit-on ? De quoi ne rit-on pas ? Ce sont des choses très pragmatiques, terre à terre, quotidiennes, mais qui prennent des proportions incroyables.

Le centre d'accueil des Hirondelles ressemble à une petite Afrique mais les éducations et les personnalités sont très différentes. Heureusement, alentour, il y a le jardin et au village un hall omnisports, des clubs de foot, de basket, une bibliothèque, une église pour les croyants (ou une mosquée à Namur). Avec les années, un beau tissu social, scolaire, médical, paramédical, sportif et culturel s'est construit.



Une réponse originale au manque d'espace : le service des éducateurs de rue du CPAS d'Assesse a mis cet autobus à la disposition du centre pour quelques mois. C'est là que se font les devoirs scolaires.

Le décodage culturel

Il y a quelques années, la présence africaine à Namur était confidentielle. Aujourd'hui, elle s'affirme, se voit, s'interroge. Que font tous ces Africains à Namur ? Et plus largement, que font tous ces exilés africains en Europe ? Les jeunes mineurs étrangers non accompagnés d'Assesse sont pour la plupart issus d'Afrique subsaharienne. Ils sont aujourd'hui vingt-huit à colorer le village de Maillen, la gare de Courrière, les écoles, les clubs sportifs et les associations des environs. Leur présence est visible et suscite tantôt la sympathie, tantôt l'interrogation, voire parfois l'hostilité ou la méfiance. Que viennent-ils faire ici ?

« Dans notre quotidien namurois, la question africaine est, la plupart du temps, vue à travers le prisme des médias : nul n'ignore que plusieurs guerres déchirent le continent et que des maux sociaux et sanitaires y font des ravages. Plusieurs de nos jeunes arrivent en effet de zones en guerre, parfois avec des traumatismes importants. D'autres fuient des persécutions, des discriminations ou sont simplement envoyés par leur famille vers un horizon potentiellement meilleur. C'est à ce stade que nous entendons souvent résonner – explicitement ou implicitement – la célèbre phrase : nous ne pouvons pas accueillir toute la misère du monde... Phrase par ailleurs écourtée et retirée de son contexte, qui sous-tend insidieusement un certain bon sens populaire et que nous avons pris comme point de départ à notre réflexion. »

Pendant plusieurs mois, les jeunes se sont mobilisés dans un travail d'exploration et d'expression autour de questions abordées sans tabous : les relations Noirs/Blancs, les préjugés et les stéréotypes à l'œuvre de part et d'autre, l'histoire des relations Nord-Sud-Nord, la transculturalité et l'interculturalité dans un contexte mondialisé, l'Afrique comme patrimoine et comme miroir de l'humanité...

Ils ont décidé d'en énoncer quelques-unes à l'occasion du dixième anniversaire du centre *« non pas pour établir une vérité ou pour expliquer aux autres comment ils doivent penser, mais bien pour donner du sens à notre présence sur ce territoire. Traditionnellement blancs et monoculturels, les villages environnants sont légitimement interrogés et interpellés par notre présence dissonante. Et il nous semble que la réduction des dissonances passe par un regard croisé sur des réalités qui s'ignorent. »*

Le centre a édité une brochure dont les pages sont comme des traces dans le sable, elles proposent des clichés instantanés, des impressions, des expressions... à explorer comme on part à la rencontre de soi-même. D'où viennent les préjugés qui nous habitent aujourd'hui et qui nous séparent en humanité ?

« Les Noirs sont fainéants ! »

« Les Africains sont toujours en retard ! »

« Les Africains sont de grands enfants. »

« Il faut les assister pour tout, leur apprendre à marcher droit. Ils ne sont pas autonomes. »

« Ils sont arriérés. »

« Ils sont encore comme au Moyen-Age ! »

« Ils sont lents. Tu as beau leur expliquer, ils ne comprennent pas. »

« Eh le singe, retourne dans ton arbre ! »

« Ils sont proches de la nature. »

« Ils doivent s'intégrer dans la manière de vivre ici. Ce n'est pas à nous de nous adapter. Quand on va chez eux, est-ce qu'on fait ça nous ? »

« Si ça ne leur plaît pas, ils n'ont qu'à retourner chez eux. »

« Les Noirs, ils n'ont aucune hygiène. Il ne faut surtout pas leur louer un appartement. »

« Les Africains, ils sont gentils. Ils sont toujours souriants et ils ont le rythme dans la peau. »

« Ils sont sportifs. »

« Ça y est, les bougnouls sont encore en train de se prendre pour des victimes ! »

« On leur a apporté la civilisation et voyez ce qu'ils en ont fait ! »

« La colonisation, ce n'était pas comme on dit aujourd'hui. Nous, on a fait du bien au Congo ! »

« Les Africains, ils disent que c'est la faute des Blancs. Mais c'est Mobutu qui a pillé le Congo. De notre temps, le Congo allait beaucoup mieux que maintenant. »

« Faut arrêter avec la colonisation. C'est du passé ! »

« Les Africains, ils sont prêts à vendre leur mère pour arriver ici. »

« Ce sont des faux-culs et des sournois. Ils te font un beau sourire, puis ils t'arnaquent dans le dos. »

« Ils sont dangereux. Ne fais jamais confiance à un Noir. Tu as vu ce qu'ils ont fait au Rwanda ? »

« Ils consomment et ils vendent de la drogue. C'est dans leur culture. »

« Les Africains, c'est mensonge, trafic de faux papiers, arnaques et regarde-moi dans les yeux que je t'entube ! Tu ne peux pas leur faire confiance. »

« Ils sont sournois. Ils ne te regardent jamais dans les yeux ! »

« Les Rwandais, tu peux toujours courir ! Tu ne sauras jamais rien. Même entre eux, ils se mentent ! »

« On ne peut pas accueillir toute la misère du monde. Ils vont finir par nous envahir. »

Les jeunes ont travaillé leurs représentations de l'Europe avant d'y arriver :

« C'est le paradis, il y a l'argent, la nourriture, la sécurité, pas de guerre. Si un blanc te voit, il te prend comme un enfant pour t'héberger, pour te soutenir. »

« L'homme blanc est riche. »

« Les Blancs sont propres. Il n'y a pas de saletés, tout est propre, même pas un papier. »

« Tout ce qu'on n'a pas en Afrique, il y a ici. L'argent coule des murs... Les gens vivent comme des princes. »

« On dit qu'ils jettent l'argent, toutes leurs affaires à la poubelle quand ils quittent la maison. »

« Des grandes maisons. Il y a l'électricité partout, même dans les villages. »

« En Europe, il n'y a pas de mendiants, pas de clochards, pas de personnes handicapées... »

« Il n'y a que des grandes voitures. Même des voitures en or ! »

« La peau blanche favorise l'intelligence et la chance. »

« Les Blancs sont mauvais ; les Africains sont bêtes. »

« Les Blancs aiment donner des bisous. Les Africains préfèrent recevoir des cadeaux... »

« En fait, nous on a peur des Blancs. Parce qu'on est pauvre et eux, ils sont riches. »

« Il y en a qui achètent des enfants aux parents qui n'ont pas d'argent. Les parents croient que leurs enfants auront le bonheur, alors ils les vendent aux Blancs. »

« Ne fais jamais confiance à un Blanc ! Il va te mettre en confiance, puis dès qu'il n'aura plus besoin de toi, il te plantera le couteau dans le dos. »

...

Et ils ont aussi travaillé leurs représentations une fois sur place :

« Ce n'est pas la même chose que ce qu'on imagine, mais il n'y a pas la guerre. Ici, il y a la paix. »

« Tout le monde fait comme il veut, on est libre. »

« Les amoureux s'embrassent devant tout le monde ! »

« Tout est bon ! »

« Il y a la sécurité, l'école. Quand on est adulte, on peut travailler. »

« Il fait froid, très froid ! »

« Chacun reste dans sa maison et personne ne connaît son voisin. »

« Les maisons sont vieilles et plus petites que je ne croyais... »

« On doit raconter toute son histoire à des gens qu'on ne connaît pas. »

« Poser des questions, c'est très impoli. Pourquoi vous posez toutes ces questions ? »

« Arrivé en Europe, la réalité change. L'homme blanc n'est plus symbole de richesse et de générosité. Tu vas devoir mériter ton cadeau... »

« L'homme blanc ne vient pas te parler. Tu n'es plus source d'intérêt pour lui. »

« Les gens sont solitaires et individualistes. Quand tu croises quelqu'un et que tu le salues, il te demande si on se connaît... »

« C'est incroyable de voir des sans-abri ou d'entendre qu'il y a encore des illettrés ! »

« L'homme blanc te voit comme un rival qui vient prendre sa place. »

« C'est pire que la misère en Afrique parce qu'ici, tu ne connais personne et tu restes seul avec tes problèmes. »

« C'est un pays de papiers. Tout est papier. Il faut avoir des papiers pour tout. On ne te parle pas humain, on te parle papier. C'est un drôle de monde ! »

« Il y a beaucoup de Blancs qui n'aiment pas les Noirs. »

« En Afrique, on se dispute et on se traite de bandits. Mais ici, on s'appelle des frères. »

...

Loin de tout

Gros inconvénients de la vie à la campagne : un bus dessert le village le matin, un autre le soir. La gare de Courrière est à trois kilomètres de la maison et il n'y a pas d'accotement pour les piétons. Les éducateurs qui travaillent l'après-midi et en soirée se transforment donc souvent en taxis. Le centre dispose de deux camionnettes de huit places, soit seize sièges pour vingt-quatre jeunes... « *On ne peut même pas sortir tous ensemble pour les mettre au train de 7h15 !* », raille Frédérique Targez, l'une des éducatrices. Le soir, les retours se font aussi à la chaîne : 15h45, 16h45, 17h12, 17h37, 18h12, 18h45... l'indicateur des chemins de fer est imprimé dans toutes les têtes.

Mais rien ne se perd dans ces navettes comme l'explique Frédérique. « *Ce sont en fait des moments privilégiés, dit-elle. Comme on est nombreux, on n'a pas toujours la possibilité de se trouver seul à seul avec un jeune. C'est l'occasion de créer une relation plus personnelle avec lui.* »



Une chambre, côté fille



Une chambre, côté garçon

Ambiance !

La semaine s'écoule au rythme scolaire, mais quid des fins de semaine et des congés ? Le week-end, les jeunes sont encouragés à développer des contacts extérieurs avec ce que l'équipe appelle les familles de parrainage. « Dès que les jeunes ont des contacts, on leur demande de nous les présenter, explique Danièle Crutzen. Il peut s'agir d'un copain de classe, d'un cousin de la famille disséminée, d'une personne rencontrée au COO, d'un prêtre, d'un pasteur, d'un membre du club sportif... Bref quelqu'un avec qui du lien s'est tissé, avec qui la sauce prend bien. On essaie qu'ils sortent du centre, qu'ils vivent aussi un peu dehors. »

Le premier week-end du mois est en revanche réservé aux travaux ou aux loisirs communautaires. Que l'on aime ou pas, tout le monde s'y met ! Et l'équipe aussi. Des soins (kinésiologie ou ostéopathie) sont proposés pour les jeunes le matin. Après la mise en ordre des lieux et le brunch, l'après-midi est réservé à un atelier communautaire (débriefing des problèmes quotidiens, expressions artistiques, réflexions philosophiques...), à une sortie en groupe (escapade à Walibi, au musée...) ou à la préparation des examens quand c'est la période.

Il est aussi beaucoup question de décodage culturel, c'est d'ailleurs durant ces week-ends que la brochure éditée à l'occasion des dix ans du centre a pris forme.

Côté repas, en semaine c'est Julia la cuisinière qui s'active aux fourneaux. Mais le mercredi et le week-end, place aux jeunes ! À tour de rôle, ils investissent la cuisine. « C'est l'occasion de préparer des plats africains. Ils adorent, remarque Frédérique Targez, mais pas trop souvent car ça revient assez cher. » Chaque jour un jeune se charge de nettoyer les tables et le sol et de remplir le lave-vaisselle. Le week-end, c'est l'inverse, ce sont les éducateurs qui passent l'éponge. L'essentiel est de partager un quotidien, avec ses contraintes et ses marges de manœuvre.

Pour travailler ici, il faut une motivation forte. Il faut aimer confronter son stress et celui des autres, aimer gérer les situations de crises, les questions culturelles, individuelles, le partage du territoire, le manque de place et les problématiques liées à l'âge (ce sont des ados, moitié filles, moitié garçons. C'est universel : ça chauffe !). « En même temps c'est tellement riche ! », lance l'éducatrice, qui enregistre avec philosophie au moins une bonne grosse dispute tous les quinze jours. « Par rapport à une famille nombreuse où ça pète aussi pour des questions de chaussettes ou d'internet, ça va encore ! », assure-t-elle.

Une formation collective

Autre aspect de la vie communautaire : on se forme ensemble. Outre quelques apprentissages spécifiques à l'un ou à l'autre membre du personnel, l'essentiel du plan de formation se passe en équipe. La réunion hebdomadaire du mardi matin y est consacrée une fois par mois : communication de crise, supervision, décodage culturel, accompagnement scolaire ou encore approche psychocorporelle intégrée, une technique qui les aide à trouver la juste distance.

« Comment ne pas projeter nos propres besoins sur le jeune ? L'un a besoin de proximité, l'autre de distance. Celui-ci a besoin qu'on le laisse tranquille et celui-là qu'on aille le chercher. Nous essayons d'affiner notre perception des choses », explique la directrice. L'équipe travaille également sur la déconstruction des stéréotypes et sur le croisement des perceptions des uns et des autres. C'est un travail dans lequel il est primordial de ne pas gommer les divergences, mais au contraire de les valoriser. Les jeunes ont des besoins divers, il est crucial qu'ils puissent trouver réponse dans des points de vue divers.

Depuis 2009, l'équipe travaille également d'arrache-pied à l'amélioration de l'aide scolaire, notamment grâce aux formations dispensées dans le cadre du projet FER avec Gembloux et l'UVCW.

Le Kasàlà

Au Congo, mais aussi dans toute l'Afrique subsaharienne, le Kasàlà (que l'on peut traduire approximativement par « l'expression poétique, publique, solennelle et bienveillante de la personne ») est une pratique traditionnelle à l'occasion d'un mariage, d'un retour au pays ou d'un événement appelant la célébration d'une personne. Un conteur, un poète vient faire cette louange mais il existe une variante à la tradition : l'auto-louange. Ça marche en Afrique, ça marche aussi aux Hironnelles. La directrice du centre en explique le principe. « Ça commence par 'Je suis...' », dit-elle. *Je fais ma propre louange debout devant la communauté, mon propre éloge en utilisant des propos délibérément dithyrambiques. Ça part du nom. On décline tous ses noms et on en rajoute, on se relie à ses ancêtres, aux éléments de la nature, on se décline sous forme de symboles, d'animaux. En même temps c'est plein de dérision et de distance. On transforme ses pires défauts... À travers cela, il y a quelque chose qui s'exprime. Même chez ceux qui ne maîtrisent pas bien la langue, les expressions sont d'une grande intensité. »*

**J'appelle Gaëlle la Généreuse issue des Mille-Collines
Le Dragon qui nourrit l'imagination**

**Déborah Miel délicat d'Angola
Boule de feu prête à exploser
Hirondelle toujours en voyage**

**Serge le Battant Léopard affamé
Celui que la douleur propulse et la souffrance renforce
Celui qui fonce toujours avec certitude**

**Silvia la Dansante sœur de Darlyss
Folie dorée qui meut les amoureux
Parole et Rire Lumière et Forêt de bonheur**

**À sept ans l'âge où Sunjata le Malien
se redressa et déracina un baobab
Louis fut proclamé meilleur athlète du pays
On l'appelle le Lion à l'intelligence alerte**

**Rosa l'Angolaise la Rieuse L'Amoureuse de la musique
langue que parlent les dieux et les artistes**

**Michael Eau porteuse de vie Étoiles qui percent le firmament
Intelligence qui pénètre les mystères Paix qui rend la vie agréable**

**Aïssatou le Danger qui détruit l'insolent
Colère étincelante au Verbe puissant
Surviveuse à la fière allure
Celle que nul ne détruit**

**Bibiche belle Kinoise
Étoile éblouissante Musique inépuisable**

**J'appelle Danielle aux deux ailes
Fille de la Lande rude et austère
Eau Claire et pure de la terre nourricière
Amour qui choisit l'adversité pour vaincre l'indifférence**

Serment d'une humanité fracturée violée jamais détruite
Joie qui renaît des cendres
Insignifiance dont le cœur
est au cœur de nos cœurs

Marjorie l'Assistante Cœur à ciel ouvert
l'Aimante qui veille sur la santé du corps et de l'esprit
faisant de chaque jour un jour sacré

Annette la Mère-grand au cœur de jeune fille
La Maternante qui rythme le subtil

Julie la Structure et la Méthode
La Patience à toute épreuve
L'Invention de solutions inattendues

Frédérique l'Artiste de la Pudeur Nomade qui sait qu'elle passe
et soigne la trace qu'elle laisse sur la piste

Stéphanie la Juriste qui rend le droit dérobé
Intelligence fouguese Mémoire du Mena
Ouvrière qui virevolte d'une fleur à l'autre
Porte grande ouverte par où entre l'espoir
Celle qui fend les forêts touffues et impossibles

Extrait du Kasàlà récité par Jean Kabuta
à l'occasion du dixième anniversaire des Hirondelles le 3 avril 2010.

Prospectives

Accueillir, soutenir, apaiser... Le centre Mena d'Assesse fonctionne comme un sas, qui amortit en quelque sorte le choc de l'arrivée du jeune en Belgique. Mais qu'advient-il de ces jeunes quand, à dix-huit ans ou lorsqu'ils obtiennent leurs papiers, ils doivent quitter le centre ?

Le décalage

L'écart est phénoménal entre l'urgence des situations et la lenteur du système, son vocabulaire froid et désincarné. Un système de procédure : « *On attend... On verra...* » Cette espèce d'espace-temps dans lequel rien ne se passe est épouvantable. Comment les jeunes investissent-ils cette bulle d'incertitude et d'attente ? Effectivement, l'obligation scolaire remplit une bonne part de l'horaire et des esprits. « *On s'accroche à ce volet-là comme à une trame, mais aussi au sport, à l'ouverture sur la réalité d'ici, au décodage culturel pour comprendre d'où ils viennent et ce qui se passe dans leur tête. Eux doivent faire le travail inverse, s'adapter le plus rapidement possible malgré le chagrin ou la fatigue, en sachant que la vie au centre n'est pas encore la vie à Namur ou ailleurs en Belgique, que c'est quelque chose d'intermédiaire.* »

Dix-huit ans, et après ?

Voir d'où le jeune vient, retracer son parcours n'est pas chose aisée. Certains ont pour consigne de ne jamais dire comment ils sont arrivés ici ni pourquoi, de ne pas trahir les gens qui les ont aidés à passer. « *Nous ne sommes pas l'Office des étrangers, insiste Stéphanie Léonard. Nous ne sommes pas là pour trier ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. Nous sommes là pour aider le jeune à clarifier au maximum ce qui est juste, ce qui est bon et ce qui va être possible pour lui dans la situation dans laquelle il est.* » Quelles sont ses perspectives ? « *Le retour au pays n'est pas une option très fréquente car la plupart vont aller jusqu'au bout pour rester.* » Autrement dit, la clandestinité s'il le faut. « *Si les procédures n'aboutissent pas, on les perd, poursuit-elle. C'est quelque chose que nous devons aussi gérer, ça fait partie de notre lâcher-prise mais ce n'est pas simple de lâcher un jeune de dix-huit ans sans rien.* »

Car à dix-huit ans l'accueil dans ce centre s'arrête de toute façon. Ou plus tôt, car dès qu'ils obtiennent des papiers (régularisation ou reconnaissance), ils doivent quitter les Hirondelles. Sortir, cela signifie trouver un relais au niveau de l'Aide à la jeunesse (qui est débordée) ou une famille d'accueil (mais c'est difficile). Plus couramment les jeunes de seize ans et demi/dix-sept ans sont mis en semi-autonomie dans l'un des deux appartements du centre, avec l'encadrement de l'Aide à la jeunesse. Ceux qui n'ont pas obtenu leurs papiers ont en général le droit de terminer leur année scolaire puis sont transférés vers un centre pour adultes. À moins qu'ils ne prennent la clé des champs...

Quel contraste entre cette réalité régionale, nationale et internationale précaire et le projet des Hirondelles qui veut amortir, rassurer et recréer un minimum de sécurité, d'ancrage et de racines pour guider les jeunes du mieux possible vers de l'autonomie ! « *D'où le besoin de leur laisser le pouvoir sur leur vie, enchaîne la directrice, de ne pas les infantiliser même si ce sont encore des enfants, de ne pas les envelopper d'un cocon ouaté, car ce qui les attend dehors reste très violent.* »

Un grand turnover

Les jeunes vivent au centre de trois mois à un an/un an et demi en général. C'est moins que par le passé, où il n'était pas rare qu'ils y restent plusieurs années, le temps de déployer un travail de longue haleine qui permettait de faire son chemin vers l'autonomie. « *Aujourd'hui, le temps de mettre quelque chose en place, la relation s'arrête* », déplore la juriste.

Ce turnover va croissant. Plus de jeunes sont accueillis pour une durée plus restreinte : le travail de fond est d'autant raccourci. Cet engrenage tient à la nouvelle procédure d'asile, plus rapide – ce qui est positif – mais qui change la nature du travail et la nature de la maison.

« Nous ne souhaitons pas non plus qu'ils restent indéfiniment, précise la directrice. Tant mieux s'ils peuvent aller vers d'autres choses si ce sont de bonnes solutions ! Mais tout le monde est sous pression. » Une pression apparemment générale dans le secteur. « Le système sous-estime les besoins nécessaires pour qu'un encadrement puisse tenir la route. Nous répondons aux exigences minimales, même si elles sont largement insuffisantes sous beaucoup d'aspects. Nous y répondons en essayant de le faire le plus humainement et le plus complètement possible en regard de nos moyens. »



Même envolées, les Hirondelles laissent une trace de leur passage à Maillen...

En savoir plus

Contacts

Les Hirondelles

Tél.: 083 21 83 76

Fax : 083 21 83 77

Courriel : menaassesse@skynet.be.

Bibliographie

- Mineurs en exil, DVD de la plateforme des mineurs en exil, www.mineursenexil.be

- Extrait de L'accompagnement scolaire des mineurs non accompagnés, Collectif du projet FER, Fédération des CPAS, 2008.

- Présence africaine à Namur, regards croisés sur les relations Nord-Sud-Nord, Centre Mena, les Hirondelles, 2000-2010.

La lecture de ce Cahier vous donne envie de réagir?

Labiso.be est un espace interactif. Sur le site Internet <http://www.labiso.be>, vous trouverez un forum qui vous permettra de déposer vos impressions de lecture. Réactions à chaud? Avis divergeant sur une idée défendue par cette expérience? Projets semblables à mettre également en évidence? Liens à faire avec l'actualité? Témoignage?

N'hésitez pas. Le micro vous est ouvert...

Le Laboratoire des innovations sociales et de santé, c'est...

Écrire pour décrire son projet dans l'action sociale et la santé

Présenter son action au delà d'un rapport d'activités, d'un dossier de subvention ou d'une prise de parole publique, c'est une manière de se positionner autrement par rapport à l'extérieur, de décrire ses pratiques professionnelles sous un autre jour. C'est aussi s'extirper du quotidien et prendre le temps de la réflexion, qui est-on, que fait-on, quel sens a l'action... ?

L'équipe de journalistes de Labiso propose cette démarche d'écriture voire même de co-écriture. Concrètement, en fonction des attentes et de la disponibilité des équipes, plusieurs scénarios peuvent naître de la rencontre avec un journaliste spécialisé. Rédaction par nos soins sur base d'entretiens et de documents, accompagnement dans l'écriture d'un membre de l'équipe tenté par le travail, écriture à quatre, huit ou douze mains, mise en valeur de productions internes... Tout est possible.

Éditer dans une collection de livres numériques

Avec Labiso, la démarche d'écriture se prolonge et se matérialise en une publication d'un livre numérique, partie d'une collection de « cahiers ». Ces petits bouquins, téléchargeables gratuitement sur Internet, peuvent être imprimés, lus à l'écran, compulsés à l'envi. La Toile offre l'avantage d'occuper un espace d'expression et de visibilité aux possibilités infinies. Les cahiers numériques sont recyclables sur n'importe quel site web et d'une formule plus souple que les éditions papiers. Même si l'accès aux nouvelles technologies et à Internet n'est pas encore égal pour tous, investir cet espace d'expression c'est aussi être au plus près des nouvelles réalités sociales, des nouveaux besoins, des nouvelles formes de pauvreté

Échanger pour s'inspirer, décroisonner, innover

L'ambition est là, favoriser l'échange sur les pratiques et le décroisonnement entre professionnels, stimuler les démarches innovantes. Une fois sur la Toile, les effets des « cahiers » sont entre les mains des équipes et des lecteurs. Si les équipes ont trouvé intérêt à faire le point, ont modifié leurs pratiques ou déterminé un nouveau projet..., les lecteurs eux, peuvent faire des liens entre différents types d'interventions, s'interroger sur les modèles et, nous le souhaitons, s'interpeller les uns les autres. C'est en tout cas loin des codes de « bonnes pratiques », des grands' messes institutionnelles, que Labiso propose le premier terme de l'échange.

Labiso cela peut aussi être :

Certains services, certaines associations ont fait le pari de l'Internet comme outil de visibilité, de travail en réseau, d'échanges sur les pratiques. Ils sont conscients des énormes possibilités que leur offre la Toile, devenir émetteur/pro-

ducteur et non plus seulement consommateur/récepteur.

Le recours aux nouvelles technologies de la communication est conçu ici comme un outil au service du travail social et de ses travailleurs.

Si la démarche de Labiso montre des effets très positifs, elle est aussi de celles qui nécessitent une adaptation continue, un questionnement permanent, notamment du fait du support qui la sous-tend. Un support, l'Internet, dans lequel il est intéressant que les professionnels de terrain des secteurs de l'aide aux personnes investissent pour l'alimenter de contenus pertinents et mobilisateurs.

Contacts Labiso, Labiso@alter.be
Tél.: 02 541 85 26/28.